

j'y ai trouvé. Service d'une **tâche**, et au delà de la tâche, service d'autres hommes, avides comme nous de comprendre des choses petites et grandes, et de les comprendre à fond et jusqu'au bout. Ce "service" ne prenait pas visage de devoir austère ou d'ascèse. Il découlait spontanément et joyeusement d'un besoin intérieur, il exprimait une chose commune qui liait ces hommes si différents.

Et c'est ce même esprit encore que je reconnais dans le séminaire Cartan, où tant de mathématiciens français ont fait leurs premières armes, et plus tard (dans les années soixante) dans mon propre séminaire (répondant au sigle SGA, "séminaire de Géométrie Algébrique du Bois Marie"). Une des différences entre les deux séminaires, c'est que les miens étaient fortement centrés sur le développement des "gros fourbis" évoqués tantôt (donc de "**mes**" fourbis), pour lesquels il n'y avait jamais trop de bras, alors que les thèmes suivis par Cartan d'une année à une autre étaient plus éclectiques. Plus important me paraît ce qui était commun aux deux séminaires, et surtout, ce qui me semble avoir été leur fonction essentielle, leur **raison d'être**. A vrai dire j'en vois deux. Une des fonctions de ces séminaires, proche du propos de Bourbaki, était de préparer et de mettre à la disposition de tous des textes aisément accessibles (j'entends, essentiellement complets), développant de façon circonstanciée des thèmes importants et d'accès difficile¹⁷¹(*). L'autre fonction de ces séminaires, était de constituer un **lieu** où des jeunes chercheurs motivés étaient sûrs, même sans être des génies, de pouvoir apprendre le métier de mathématicien sur des questions de pleine actualité, au contact d'hommes éminents et bienveillants. Apprendre le métier - c'est à dire, mettre la main à la pâte, et par là-même, trouver l'occasion de se faire connaître.

Il semblerait que mon départ en 1970 marque la fin, en France tout au moins, des "grands séminaires" - des lieux **durables** où, an par an, se trouvent en chantier certains des grands thèmes de la mathématique contemporaine - et des lieux **bienveillants** aussi et inspirants, pour tous ceux qui viennent pour y mettre la main. Je ne sais s'il en existe ailleurs dans le monde (à Moscou peut-être, sous l'impulsion de I.M. Gelfand ?). Ce qui est sûr, c'est que de tels lieux sont décidément contraires à l'esprit du temps, tout comme les "gros fourbis", écrits noir sur blanc, minutieusement, pour être à la disposition de **tous**.

Ce n'est pas par hasard si plus personne quasiment n'écrit des exposés soigneux et (provisoirement) exhaustifs, sur des thèmes mûrs à point depuis dix ans quand ce n'est vingt, visiblement cruciaux, et qui en attendant ne sont accessibles qu'à une poignée de gens "dans le coup". Celui qui fait partie du "grand monde" mathématique, s'il ne fait aussi partie en même temps de la "poignée" en question, n'aura aucune difficulté en cas de besoin de se faire mettre au courant par un de ceux-là, qui ne demandera pas mieux. Quant aux autres, bernique ! Dans les années soixante, j'en voyais un fier paquet de livres qui réclamaient à corps et à cris d'être écrits. Je les aurais bien écrits moi-même, mais je ne pouvais pas tout faire à la fois. Aucun de ces livres, à ma connaissance, n'est encore écrit à l'heure actuelle¹⁷²(*). Pourtant, j'en connais plus d'un (ne serait-ce que parmi les ex-élèves) qui était assez dans le coup et qui avait le feeling et le coup de main, pour pouvoir écrire sans mal tel livre qu'il fallait (et qu'il faut toujours). Et par le peu qui m'est revenu des travaux ultérieurs de certains, je n'ai pas l'impression que c'est l'abondance et la difficulté de leurs travaux plus personnels qui les

¹⁷¹(*) "D'accès difficile", soit parce que ces thèmes restaient imparfaitement compris, soit qu'ils n'étaient connus que de rares initiés, et que les publications éparpillées qui en traitaient n'en donnaient qu'une image inadéquate.

¹⁷²(*) (28 novembre) Je devrais faire exception ici des thèses qui ont été écrites sous mon impulsion. L'esprit qui m'animait et qui, je crois, se communiquait à mes élèves, pendant le temps tout au moins où ils travaillaient avec moi, était celui qui m'animait pour mon propre travail ; c'est à dire, en termes imagés, "construire les maisons" dont visiblement on avait besoin, même si souvent j'étais le seul à sentir le besoin de telle ou telle "maison" particulière. J'ai l'impression qu'en règle générale (sauf une exception) ce sentiment fi nissait par se communiquer à l'élève, et faisait qu'il "accrochait" à tel sujet, et par la suite s'identifiait fortement au sujet choisi. Si on met à part Verdier, qui n'a pas daigné mettre à la disposition de tous le travail de fondements convenu entre nous et qui attend toujours d'être écrit, les travaux de thèse de tous les élèves qui ont fait leur thèse de doctorat d'état avec moi sont devenus ce qu'on peut appeler des "références standard". Ce sont des maisons bonnes à être habitées, et dont aucune ne fait double emploi avec aucune autre. . .